

Mireille
Best

LES MOTS DE HASARD

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

Collection **L'Imaginaire**

Mireille Best

LES MOTS DE HASARD

Préfaces d'Annie Ernaux et Suzette Robichon

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1980, pour le texte et les photographies.
© Éditions Gallimard / Jacques Robert, pour la photographie p. 248.
© Éditions Gallimard, 2024, pour les préfaces.
© Mireille Best, 1997, pour « Ce qu'elle nous dit de sa vie ».
Avec l'aimable autorisation du groupe « Littérature » de Bagdam Café.

CE QU'ELLE NOUS DIT DE SA VIE

Fin mai 1943, au Havre (déjà pas mal démoli par nos amis anglais) ma mère, qui attend un garçon, sent le moment venu. Ça canarde à tort, et à travers, et naturellement pas de bus pour se rendre à la maternité, j'ai toujours beaucoup d'à-propos. N'écoulant que l'urgence qui pousse à tous les courages, ma mère et ma mémé (Albertine Best) courbent le dos et foncent sous l'averse de feu, traversant à pied toute la ville en comptant sur le miracle (y en a des fois, la preuve).

Épouvanté(e) par le boucan, je me ravise en vitesse, me cramponne aux branches, et ne me fais plus remarquer. Quelques jours passent, ma mère est à cran, mais moi je figole les détails avant de sortir...

Enfin, le 4 juin - sans doute faisait-il beau ce jour-là - je me décide.

Coïncidence? À partir du moment où j'ai commencé à gigoter à l'air libre, tout s'est peu à peu calmé: on a eu la paix, du pain blanc, et mon père, revenu d'Allemagne. Ma mère est allée habiter avec mon père dans un réduit

minuscule (c'était la grande crise du logement pour cause de ville rasée) et moi je suis restée dans le baraquement de mes grands-parents jusqu'à ce qu'on invente les H.L.M. J'ai eu un frère et une sœur, le temps que ma mère sache comment faire pour arrêter ça.

Albertine, ma mémé chérie, qui poussait sa charrette à poissons par toute la ville, n'était pas une illettrée. Elle me lisait chaque soir des contes merveilleux (Perrault, Grimm, etc.) pour m'endormir, mais s'endormait avant moi, et je râlais. J'ai fini par exiger qu'elle m'apprenne à lire, et à quatre ans et demi-cinq ans, la question était réglée, et ma mémé m'offrait « un vrai beau livre » pour lire toute seule : *Les Misérables*. C'est prodigieux, *Les Misérables* à cinq ans dans une cabane en bois !

Jusque-là, j'avais pu oublier que j'étais sourde : tout le monde chez moi a une bonne voix ! Mais quand je suis allée à l'école, j'ai été littéralement épouvantée par ces chuchotements inaudibles, et on m'a prise pour une demeurée. J'ai roupillé au fond des classes, l'ennui m'a terrassée, j'ai attrapé toutes sortes de maladies qu'on ne savait pas encore soigner, et très peu fréquenté cette école inhospitalière... Albertine m'achetait toujours autant de livres, et nous avions une voisine dont le fils était en fac je ne sais où, si bien que sa mère, une brave femme, me laissait choisir dans sa bibliothèque : elle savait que je n'abîmais pas les livres, et en ignorait naturellement le contenu. Là, j'ai lu de tout. Y compris les premiers récits de déportés qui rentraient des camps de la mort. Je devais avoir onze-douze ans. C'est très très dur, à cet âge-là, mais au moins j'ai compris tout de suite la nature du monde.

Entre-temps, ma maîtresse d'école venait de convoquer ma mère pour lui faire un lavage de cerveau : elle voulait que je poursuive mes études, que j'aille au lycée. Ma mère était terrifiée : au lycée, j'allais être au milieu des filles de

riches, et comment elle ferait, elle, ma mère, pour que je ne sois pas ridicule, hein...

Enfin, l'institutrice insistant, on trouve un moyen terme j'irai au collège Moderne, c'est moins « bourgeois ».

J'y vais, sans trop y aller : cette rentrée-là, c'est la grève des autobus, et il n'arrête pas de neiger. Avec Albertine, nous sillonnons la ville à bord de camions militaires, dans un décor sibérien. Naturellement, je tombe malade, et on me fiche la paix pour le reste de l'hiver.

C'est toujours en allant à ce collègue que je commence à parler avec une fille, Jocelyne, qui monte dans le bus et en descend aux mêmes arrêts que moi. Elle a seize ans, j'en ai quinze (air connu) et nous avons des discussions acharnées, entre autres à propos d'André Chénier et Robespierre.

J'ai déjà fait une bourde en lui parlant de mon prof d'espagnol, qui s'appelle Lacrampe : « A-t-on idée, ai-je dit très intelligemment, d'épouser un gars qui a un nom pareil ! » Jocelyne me regarde dans les yeux, et énonce : « Moi, je m'appelle Crampon »... Ah là là, je ne souhaite ça à personne.

Bon, je me ramasse. Et on parle poésie, ça au moins, c'est sans danger. Voire!...

Jocelyne me branche sur son petit chéri du moment : André Chénier. Je lui réponds « poète exécration » « OK », dit Jo, ça se peut. Mais est-ce que c'est une raison pour décapiter quelqu'un ?

À partir de ce moment, nous sommes devenues inséparables : Jo m'a écrit durant mon séjour en maison de santé, et quand je suis rentrée chez moi, on ne pouvait plus se passer l'une de l'autre. Et d'ailleurs, on ne peut toujours pas.

À mon retour de maison de santé, j'étais toujours malade, et je ne me suis même pas présentée à l'examen du bac, c'était inutile. J'ai commencé à chercher du travail, j'en ai trouvé dans une usine de vêtements en plastique (je soudais les coutures des fringues en question, pour l'étanchéité,

un boulot pas-sion-nant) le temps d'être électrocutée : la machine était défectueuse, je suis restée collée dessus.

Heureusement que j'ai une bonne voix, j'ai réussi un coup unique : dominer le boucan d'une bonne cinquantaine de machines!... Qu'est-ce que j'aurais fait, avec une voix normale, hein?

Après ça, ma mère a dit que, pas d'histoires, je devais me faire fonctionnaire, ça au moins c'était sans risque, avec ma santé! J'ai obéi la mort dans l'âme, et je suis entrée à la perception. Titulaire, j'ai demandé ma mutation dans le Sud, Jo m'a suivie.

Nous avons atterri à Fréjus (comme Napoléon). Fauchées (comme les blés). Tremblantes (comme des feuilles) mais ensemble.

À la perception, c'était pas gai-gai... Mais j'ai fait mon boulot sagement, jusqu'à ce qu'on nous installe l'informatique - les premiers monstres, avec des écrans à brûler les yeux, et des imprimantes hautes comme des immeubles, et surtout qui faisaient un boucan d'enfer, ce qui me donnait des vertiges (les centres de l'équilibre sont dans les oreilles). J'ai demandé à être éloignée de ces machines, et mon patron du moment m'a répondu : 1) que j'étais une emmerdeuse, et 2) que je n'avais qu'à descendre à la cave.

Au bout de six mois de cave, j'étais un peu bizarre... Je suis allée consulter une psychiatre qui s'est battue comme une lionne contre l'administration et a obtenu ma réforme, en 1990, ouf!

MIREILLE BEST
Mars 1997

1

DES FEMMES

1980. On ne le sait pas encore, mais la décennie qui s'ouvre ne sera pas, pour les femmes, à la hauteur des espérances soulevées par la précédente, notamment avec la conquête d'une nouvelle liberté, celle du droit à l'avortement. Certes, les femmes continuent de lutter dans des groupes, le mouvement lesbien se renforce, mais les idées féministes n'essaient plus dans l'ensemble de la société, quand elles ne refluent pas. On oubliera les mots de Gisèle Halimi, plaidant pour les deux campeuses violées toute une nuit dans leur tente par trois hommes : « Quand une femme dit "non" il faut qu'on le comprenne une fois pour toutes, c'est "non". » Il faudra attendre quarante ans et MeToo pour qu'ils soient à nouveau brandis. Le mot *féminisme* se chargera bientôt d'opprobre. *Désenchantée*, le tube de Mylène Farmer, pourrait définir à la fois la décennie et la cause des femmes. Dans le champ littéraire, les voix des femmes, après leur efflorescence dans les années 1970, ont commencé à s'invisibiliser.

Cet automne 1980 paraît dans la collection « Blanche » de Gallimard un livre au beau titre mystérieux, *Les mots de hasard*. Quand je le relis aujourd'hui, je suis frappée par la tranquille audace de son autrice, Mireille Best, dont c'est le premier ouvrage et qui commence par des nouvelles. Cinq seulement, d'une longueur inaccoutumée - trois dépassent les quarante pages -, trouées de grands espaces blancs. Des nouvelles qui, toutes, mettent en scène des femmes, qui parlent ensemble et dont les conversations ne portent pas seulement sur les hommes : autrement dit, qui devancent de cinq ans la création par Alison Bechdel du test qui porte son nom et mesure la place des femmes dans une œuvre de fiction.

Celles de Mireille Best sont seules ou mariées, divorcées, avec ou sans enfants, toutes travaillent « au-dehors », ainsi que la société de 1980 le précisait encore. Au-dedans aussi, comme Andrée, comptable et mère au bord de la crise de nerfs à qui une montagne de linge à repasser ne laisse pas le temps de lire, même le dimanche. Là encore, avant que la notion existe, on lit une dénonciation vigoureuse de la « charge mentale » familiale des femmes. Leur métier n'est pas qu'une indication de l'Insee, il est le cadre des rencontres et des échanges entre elles. C'est dans un établissement de soins que s'étaient rencontrées Julie, médecin, et Geneviève, employée de banque, et qu'elles s'y retrouvent, dans une nouvelle où les rapports de classe entre elles - et de hiérarchie avec les infirmières - sont très présents. Les femmes ne parlent pas toutes du même endroit de la société. La différence de « style de vie » constitue le sous-bassement et le non-dit de la relation entre Pauline et Maud dans « L'illusionniste ».

Il n'empêche, elles se parlent. Beaucoup. Avec les mots ordinaires de la vie, inséparables des gestes, mains qui fourragent dans les cheveux, triturent un briquet, des

trajets en voiture, d'une baignade à la mer, d'un déjeuner entre filles au restaurant. Incorporés au mouvement de la vie quotidienne. « Des mots de bric et de broc, pris n'importe où, jetés n'importe comment. Des mots de hasard. » Sauf que les mots blessent sous leur apparente banalité. « Parce qu'ils sont chargés. De toutes sortes de choses », dit la vieille Valentine. De jalousie, de souffrance, de désir. Et l'on tient là le ressort de la force et de l'humanité de ces textes : suggérer et faire ressentir, par les conversations, ces mouvements qui nous poussent vers les autres ou nous éloignent d'eux.

Mireille Best invente un style de nouvelle, savante et sensible, où le dialogue est la forme qui contient tout, nous apprend par bribes ce qui a eu lieu avant que le récit commence et laisse deviner l'après. Elle invente la « nouvelle-conversation », longue, parce qu'elle ne raconte pas, ne décrit pas, ne résume rien, qu'elle a besoin de temps pour laisser grandir, de jour en jour, de scène en scène, les attentes et les désirs, les griefs et les malentendus.

Forme étonnamment fluide, avec des pages blanches marquant le passage d'un temps indéfini, ou d'une seule nuit, avec des dialogues sans guillemets, rythmés de *dit* légers, atténuant les marques écrites de la parole. Il arrive que l'autrice-narratrice prenne subtilement le relais du personnage et se dévoile comme sujet de l'histoire. Ainsi de Geneviève : « Je veux que tu répondes à ma question. Merde dit Julie. Tu as dit que tu y répondrais. C'est vrai je l'ai dit. Alors qu'est-ce qu'il faut que je réponde ?

Julie !

J'ai posé ma tête sur ton épaule. Ma main sur tes seins nus qui n'ont pas frémi. [...] Tu tenais si peu de place dans mes bras que la tendresse submergeait tout, même le ronronnement de mon sang qui s'était mis à bouillir en sourdine. Oh ! Julie ! »

Caché dans les phrases des unes et des autres, trahi par les regards et les gestes, jamais nommé mais cœur battant de toutes les nouvelles, il y a le désir d'être aimé, le besoin de l'Autre, son regard, son attention, la chaleur de son corps. Il prend une forme sourdement déchirante dans « L'illusionniste », où la mère, meurtrie par un divorce, ne parvient pas à aimer son enfant.

Amour non nommé, disais-je, sauf dans la plus étonnante et la plus secrètement autobiographique des histoires, sorte de mise en abyme du recueil, « La femme de pierre ». Cette étrange créature, femme-statue, se ranime sous le corps et les mots de l'adolescente qui l'a sauvée de la foule vengeresse. Elles s'étreignent, « son ventre me brûlait ». Mais la femme se tait obstinément. De colère et de désespoir, l'adolescente frappe celle-ci de toutes ses forces. Redevenue froide statue, la femme s'en va.

C'est l'infinie complexité d'aimer, d'attendre de l'Autre ce qu'il ne peut, ne sait ou ne veut pas donner, qui est le sujet du livre. Si les chiens prennent autant de place dans les nouvelles, partageant la vie de Julie et de Valentine, le sommeil des amantes, c'est qu'ils incarnent l'attachement indéfectible, l'amour sans condition. La petite fille de « L'illusionniste », qui cherche en vain auprès de sa mère l'affection que celle-ci ne peut lui donner, va se lover la nuit contre elle « comme un petit animal brûlant » et elle veut une bête « parce que c'est chaud ». L'association de l'amour et de la chaleur est une constante, une chaleur primordiale, celle que ressent Andrée auprès de Stéphanie en se souvenant de la naissance de Pitou : « Je m'endormais sur mon enfant chaud pas encore dissocié de mon propre corps À moi En moi Autour de moi Comme la poitrine de Mémé quand j'étais si petite... »

Si les êtres s'affrontent souvent avec dureté, violence, le regard que Mireille Best porte sur eux est empreint d'une

subtile tendresse toute tchékhovienne. La solitude malheureuse de Pauline est dans cette pensée devant la splendeur d'un dimanche matin : « Il fait beau d'une manière bouleversante. Il fait beau pour personne. Ou plutôt il fait beau pour les autres. »

Agressée, tourmentée par Julie qui a trop bu, qu'elle n'aime plus, Geneviève n'en éprouve pas moins, « violente et fugace, l'envie de consoler cette bouche. L'envie d'être très douce avec Julie ».

La force mélancolique de ces nouvelles, c'est qu'il ne s'y passe rien de ce que les personnages attendaient. Quelque chose pourrait avoir lieu, que le texte en avançant rend à la fois possible et impossible. Qui, finalement, ne se produira pas.

Quand j'ai lu *Les mots de hasard*, je ne savais rien de cette autrice dont la quatrième de couverture disait seulement qu'elle était née au Havre, vivait dans le Midi et qu'après une brève expérience de l'usine elle travaillait dans une administration. Cette notice m'intriguait et m'attirait. S'agissait-il d'une « établie » ayant choisi de quitter l'université pour l'usine après 1968 et, dans la foulée, le crachin normand pour le soleil du Midi ? Ce qu'il y avait de sûr, c'était la maîtrise et la subtilité d'une écriture, inimaginables sans des années de travail. Ces interrogations ont été levées un jour par un échange de lettres que nous poursuivrons durant plusieurs années sans jamais nous rencontrer. Je découvrirai que nous étions contemporaines et nées, comme elle l'écrivait, « au même endroit, géographique et social, du monde » : le pays de Caux et le milieu populaire. Son parcours était plus celui d'une « miraculée » que d'une transfuge. Dans ses lettres à l'écriture dense et régulière, « vigoureuses » comme celles de Valentine dans « La lettre », elle évoquait ses premières années dans un

baraquement au Havre, auprès de son grand-père docker et de sa grand-mère qui vendait du poisson à la criée dans les rues. C'est à elle, Albertine Best, qu'elle avait choisi d'emprunter son pseudonyme, cette Mémé adorée, si présente dans son premier livre, qui lui lisait des contes le soir et lui avait appris à lire. À l'école communale, on ne s'était pas aperçu que des otites et autres infections l'avaient rendue sourde. Handicap et fragilité qui l'avaient suivie jusque-là mais n'avaient pas empêché qu'elle soit bonne élève entre ses absences. L'institutrice du CM2 avait insisté pour qu'elle entre au lycée, suscitant la crainte de sa mère devant cet inconnu s'ouvrant pour la première fois dans la famille, cette certitude que « ce n'est pas pour nous ». Finalement, elle était allée au collège, réputé moins bourgeois. Pas sauvée pour autant. Ses séjours dans des maisons de santé trouaient une scolarité brillante en français. Elle n'avait pas passé le bac. L'usine de vêtements en plastique, où elle avait failli être électrocutée par une machine, ce n'était pas un choix. Pas plus que la perception des impôts, où elle travaillait, après avoir passé un concours qui la rendait fonctionnaire, en un temps où cela signifiait la sécurité à vie de l'emploi, un eldorado pour les parents - les siens, les miens -, soumis à la précarité du leur.

Le véritable salut, il était venu de l'amour et de la littérature. De la rencontre au collège, à quatorze ans, de Jocelyne, quinze ans, Jo, toujours sa compagne. Elles vivaient à Roquebrune-sur-Argens avec une adorable chienne boxer. Toutes deux partageaient la même passion de la poésie et de la littérature. Celle qui sauve une vie mais qui, aussi, éveille le désir d'écrire soi-même, imprègne l'imaginaire de formes : « J'aime à la folie Duras, Sarraute et Blanchot. Et Monique Wittig. »

Nos échanges portaient naturellement sur l'écriture. Elle affirmait : « J'écris comme le facteur Cheval construisait. »

Je pense qu'elle voulait dire sans théorie, en rassemblant des scènes, des paroles. Nous discutons, parfois âprement, du sens et de la portée de l'écriture. Elle regrettait : « Les gens de chez moi ne me lisent pas. » Elle constatait que ses parents avaient été moins fiers de l'article que *Le Monde* lui avait consacré que de celui du *Havre libre*. « C'est notre journal à nous, avait dit son père, *Le Monde*, c'est un journal de riches. » Elle refusait de dire qu'elle avait trahi sa classe, préférait « J'ai déserté » et se définissait comme « une intellectuelle un peu fauchée ». Elle avait raison, bosser tous les jours sur des feuilles d'impôts dans un lieu bruyant quand on ne rêve que d'être seule devant sa page ne vous range pas parmi les privilégiées. « Vous ne ressemblez pas à votre vie », fait-elle dire à Stéphanie à l'intention d'Andrée. En 1990, elle obtiendra d'être réformée pour des raisons de santé, libre enfin de se livrer entièrement à sa passion.

Dans une de ses premières lettres : « J'écris pour les femmes. Ou pour les lesbiennes. » Aujourd'hui, je lui répondrais que non. Elle a écrit pour tout le monde, comme Duras, comme Sarraute. Les mots de hasard sont la forme de notre rapport à tous, aux autres et au monde. Dans *La force des choses*, Simone de Beauvoir écrit qu'elle « aimait mieux, à travers elles [les femmes], avoir sur le monde une prise limitée, mais solide, que de flotter dans l'universel ». Si j'ai longtemps adhéré à ce propos qui met l'accent sur le rapport féminin à la matérialité, il me semble qu'on peut aujourd'hui affirmer que ce qui nous importe à tous, les blessures, la tendresse et l'amour, la violence ou la douceur des mots, la mort, autrement dit tout l'universel, peut se dire et s'écrire avec les voix des femmes.

ANNIE ERNAUX

« TAIS-TOI... TU EMPÊCHES LES CHOSES DE SE DIRE... »

Mireille Best écrivait à l'encre violette. Ses stylos à plume successifs étaient tous de marque Waterman, de préférence à pompe et à cartouche. La plume devait être de grosseur moyenne. Si, par malheur, l'encre ne descendait pas assez vite, ce dont toute personne qui a eu un stylo à encre a souffert un jour, faisant fi de la plume en or elle la triturerait avec une pince jusqu'à ce qu'elle obtienne la souplesse et le débit souhaité, me dit Jo, sa compagne. Quand en boutique elle ne trouvait plus d'encre violette, elle se tournait vers un bleu du Sud, s'en rapprochant, mais c'est l'encre violette qui avait sa préférence. Encre qui pâlit en vieillissant, comme on le voit sur les manuscrits et lettres plus de quarante ans après. Peu importe, c'est bien l'encre violette qui imprègne tous ses textes.

Elle écrivait, relisait, déchirait, recommençait jusqu'au moment où elle pensait qu'elle pouvait se mettre à la machine à écrire. Le manuscrit devenait tapuscrit, et lui aussi allait être retravaillé, torturé avant que Jo puisse le lire, et donner son avis, essentiel. « Avant, ce n'était pas

possible, précise-t-elle, car écrire a toujours été comme une activité “louche” pour Mireille, on ne pouvait lire au-dessus de son épaule, ni passer derrière elle, ni même seulement monter les escaliers de la mezzanine où elle écrivait... Elle refermait son écritoire... Seule la chatte avait le droit de l’approcher. Ça me faisait rire, heureusement ! »

Mireille ne connaît personne dans ce milieu littéraire dont elle est tellement éloignée. En 1980, elle envoie par la poste son premier manuscrit, *Les mots de hasard*, aux Éditions Gallimard, éditeur de Nathalie Sarraute, qu’elle admire. Ce sont des nouvelles, genre difficile à publier, surtout pour un premier titre. La réponse est positive, le livre sort le 2 octobre 1980.

Cette année-là, Yves Navarre obtient le prix Goncourt pour *Le Jardin d’acclimatation*, et Jocelyne François le Femina pour *Joue-nous « España »*.

Je découvre ce livre de Mireille quelques semaines après. J’entre dans un univers intérieur dont la proximité me surprend. Terre étonnamment familière. Celle des mots de hasard qu’on lance comme ça, parce qu’il faut bien parler et qu’on camoufle ainsi les silences, la peur des gestes, des désirs. Comment arriver à toucher l’autre par des mots ? Comment rendre compte de ce moment bref où tout est possible, où on ne sait encore si on va ou non basculer ? Je suis emportée par son art de l’ellipse. Je ressens l’urgence de la rencontrer, et je lui écris pour demander un entretien pour la revue *Masques*. Je l’interroge sur cette difficulté à briser la carapace qui nous protège. « Oui, dit-elle, établir un contact avec l’autre c’est précisément accepter la faille dans cette carapace, sortir de soi pour s’approcher, chercher sur l’autre la faille jumelle par où la communication pourra enfin s’établir (peut-être)... L’outil privilégié de cette démarche, on pourrait croire que c’est le langage : s’approcher de

quelqu'un, c'est d'abord lui parler. Mais les mots sont pleins de pièges et de leurres, et on ne DIT pas grand-chose avec : loin d'éclaircir les choses, ils me semblent le plus souvent contribuer à masquer, à brouiller... il y a toujours une vraie question sous le fatras des mots inutiles, des mots "de hasard" précisément, qu'on projette comme une encre pour se dissimuler derrière... »

L'esquive est fréquente, il est rare de pouvoir maintenir longtemps ce contact miraculeux, si fragile. Le social arrive vite et « on ne peut pas se donner complètement à un nombre illimité de gens, et surtout pas en permanence : il y faudrait plusieurs vies ». Chacune va réintégrer son petit espace clos en gardant sans doute la nostalgie de ce moment unique, lumineux.

En pensant à elle, souvent je me dis silencieusement cette phrase prise dans une nouvelle ultérieure. « La traversée » : « Tais-toi... tu empêches les choses de se dire... »

À la suite de cet entretien se noue une conversation qui prend la forme d'une correspondance, abondante, près de 200 lettres. J'avais toujours le sourire quand je trouvais dans ma boîte une de ses enveloppes avec mes nom et adresse, toujours à l'encre violette. Au début, nous parlons de nos premières lectures. Je me reconnais lorsque, après avoir mentionné Colette, en janvier 1982, elle m'écrit : « Un peu plus tard j'ai lu *Les stances à Sophie* de Christiane Rochefort... Puis Monique Wittig, *Un amour d'hiver* de Han Suyin, *Olivia*, etc., c'était toujours un grand moment d'émotion, suivi le plus souvent d'une déception parce que ces femmes (sauf Christiane Rochefort et Monique Wittig) tricotaient de la culpabilité, plus ou moins ouvertement, et qu'à l'époque (autour des dix-sept - vingt ans) la culpabilité il y avait beau temps que je l'avais portée en terre. »

Oui, dans les nouvelles de ce premier livre de 1980, pas de coming out fracassant, puisque d'emblée il n'y a pas de secret, pas de honte. C'est la vie quotidienne simplement, avec ces moments magiques qui apparaissent parfois, ces possibles qu'on laisse passer ou pas, et cette difficulté à atteindre l'autre sans la blesser, sans la forcer à parler, à dire. Au lieu de délivrer, les mots, parfois si chargés, pétrifient la femme de pierre, que les caresses avaient réchauffée au cours de la nuit.

Revenons au début. Mireille Lemarchand naît au Havre le 4 juin 1943, en pleine guerre. Elle habite d'abord dans un baraquement chez sa grand-mère Albertine, qui pousse sa charrette à poissons dans toute la ville. Grâce à sa « Mémé » elle lit, beaucoup et des livres dont on dirait facilement qu'ils ne sont pas de son âge ; *Les Misérables* la touchent au cœur. Elle adore aussi la série de BD sur l'intrépide Durga Rani, reine des Jungles, paraissant dans le magazine *Fillette*. Elle écoute aussi beaucoup les conversations des adultes, elle entend toutes ces histoires que racontent les Mères entre elles, sur les conduites des uns ou des autres pendant la guerre, les différentes manières de se débrouiller. À cette « Mémé » qui l'entoure d'un amour immense et inconditionnel, elle emprunte le patronyme, Best. Difficile de lire la dernière nouvelle des *Mots de hasard* sans penser à elle.

À quinze ans elle rencontre Jo, son amour et compagne de toujours, et elles partent vivre dans le Sud-Est pour que Mireille respire mieux, soigne ses bronches. Pas question d'études supérieures, elles commencent à travailler jeunes. Elles sont dans l'administration, et c'est le soir que Mireille écrit. « Mais, précise-t-elle, je ne suis pas une employée de bureau qui écrit ! » Mireille est allergique aux cases, elle le précise clairement dans des lettres de 1982 : « Je suis rigoureusement allergique aux discours, si pertinents soient-ils. Je te l'ai dit je suis une

illettrée, une sauvage. Je flaire, je touche, je goûte. J'écoute non pas ce qu'on me dit mais le son de la voix et les infinies petites choses qui battent à l'intérieur des corps... ce qui m'attire ce sont les failles, les vacillements, les manques.»

Mireille écrivaine me parle aussi de tout ce qui fait un quotidien, de son amour pour Jo, et, j'allais les oublier, de Léa, la chienne boxer, puis de Cora. Revient aussi tout ce qui freine le temps vers l'écriture : la vie matérielle difficile, les bronches, les oreilles, les problèmes de santé, le travail alimentaire dans cette perception où règne ce chefaillon. Elle ne se plaint pas, jamais, elle résiste. Un jour elle se défend : « J'avais mis plus de vingt ans à comprendre, moi qui possédais tant de choses que ceux de ma race ne possèdent pas : la faculté du discours et même de la polémique, la connaissance de mes DROITS. » Elle dont la vie n'est en rien privilégiée, mais qui a les mots pour agir, se sentira toujours proche des autres, ceux qui ne les ont pas, et qui souvent se sentent minables.

De mon côté, je raconte la vie parisienne, le travail alimentaire aussi et les activités militantes qui sont les miennes. Elle est curieuse de tout, de nos projets de revue lesbienne, de la première Foire internationale du livre féministe à Londres en 1984. Elles entament le voyage vers Paris en voiture, malgré la distance, mais Mireille tombe malade en route. Elle ne peut voyager ni en train ni en avion, seulement en rêve. Elle travaille depuis des années sur un projet de livre sur Henriette/Enrique Faber, qui au début du XIX^e prend l'habit d'homme pour étudier la médecine, devient chirurgien à Cuba, s'y marie avec une femme, et l'histoire ne s'arrête pas là ! Difficile pour Mireille d'avancer sur de telles recherches quand internet n'est pas encore là et que passer des jours entiers en bibliothèque est impossible.

Préfaces d'Annie Ernaux et Suzette Robichon

«Tais-toi... tu empêches les choses de se dire...»

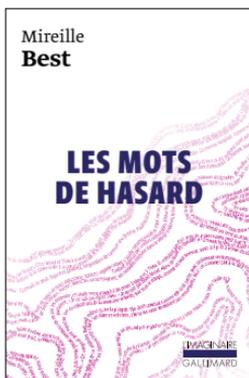
Mireille Best, «La traversée», *Le méchant petit jeune homme*

Les héroïnes de ces cinq nouvelles semblent avancer à tâtons, hésitant entre parole et silence, caressant un langage qui étouffe autant qu'il délivre. Si les mots sont des masques et de frêles passerelles, si la conversation se fait mouvement désarticulé, faut-il alors croire à l'ellipse pour se rapprocher de soi-même ?

Pauline, Geneviève, Julie, Stéphanie et Valentine, les héroïnes des *Mots de hasard*, peinent à se rencontrer dans l'ordinaire de la vie, comme si une mince membrane les éloignait du monde, toutes entraînées cependant par un élan qui les porte vers l'Autre. Un quotidien fait d'amour anxieux, de pur désir, d'une mélancolie en points de suspension.

Délicat, le livre mêle rêve et réalisme dans une langue sensible et libre. Avec ce recueil, son premier, Mireille Best atteint sa vérité. « Simplement le nom donné à ce qu'on cherche et qui se dérobe sans cesse¹ », comme l'écrit Annie Ernaux, qui a longtemps correspondu avec cette autrice injustement oubliée.

1. Annie Ernaux, *La place*.



Les mots de hasard

Mireille Best

Cette édition électronique du livre
Les mots de hasard de Mireille Best
a été réalisée le 12 janvier 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073050991 – Numéro d'édition : 621788).
Code produit : Q03115 – ISBN : 9782073051028.
Numéro d'édition : 621791.